

Plus grande est la distance

Jacques Godbout et Fulvio Caccia

Volume 47, numéro 4 (270), novembre 2005

Paris se *montréalise*-t-il?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32832ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godbout, J. & Caccia, F. (2005). Plus grande est la distance. *Liberté*, 47(4), 14–19.

Plus grande est la distance

Jacques Godbout

Propos recueillis par Fulvio Caccia

Paris se *montréalise*-t-il ? Je ne crois pas. Précisons que je connais Paris depuis 1954 et que ma fréquentation s'est maintenue durant quarante ans avec, depuis dix ans, des séjours bi-annuels de deux mois. Jeune homme, j'étais parti sur les traces de Jean Gabin, de Prévert, des existentialistes de Saint-Germain-des-Prés. Paris était alors une ville littéralement grise, à cause du chauffage au charbon qui noircissait les façades. Les Parisiens étaient assez mal en point, affaiblis par de longues années de guerre. Nous arrivions, nous du Québec, jeunes et fringants, avec un dollar au formidable pouvoir d'achat, une illusion sur notre propre civilité et, convenons-en, une certaine pitié pour ses pauvres citadins frappés par le sort. Au fil des ans, j'ai vu Paris s'embellir, ravalier ses façades, ses habitants s'enrichir, être plus conscients du plaisir qu'accorde la vie. Bref, Paris est apparu comme une ville enviable. Et les Parisiens sont devenus aussi sympathiques que nous le sommes à leurs yeux quand ils nous rendent visite ! Nous retrouvons la même gentillesse, la même aménité que nous partageons peut-être par nos origines communes.

Cela dit, un océan nous sépare ! Et ce n'est pas une figure de style. Prenons l'urbanisme. Celui de Paris est magnifique, c'est une ville impériale qui a conservé une certaine cohérence architecturale, reflet de sa longue et tumultueuse histoire. Montréal aussi possède ses charmes architecturaux, mais elle peine à combler des trous qu'on ne trouve pas seulement dans ses rues !

Entrevue accordée dans un café de la rue Gay-Lussac, à deux pas de la Librairie du Québec à Paris, le 27 avril 2005.

Une ville, c'est d'abord une vision du monde. Depuis une trentaine d'années, les Montréalais ont pris conscience de leur américanité. Cette conscience, soit dit en passant, était partagée par l'ensemble des citoyens et c'est tardivement que l'élite intellectuelle a fini par en prendre acte. Évidemment ce clivage n'existe pas en France.

Par contre, pour les Parisiens, l'Amérique se résume aux seuls États-Unis. Et l'élite française, surtout de gauche, cultive à l'égard de nos voisins du Sud un rapport d'amour-haine aussi passionné qu'ambigu. Il n'y a pas de lieu au monde où la comparaison avec les États-Unis est aussi constante. Cette manie révèle un sentiment d'infériorité à l'égard des États-Unis — infériorité qui est patente dans le domaine de l'éducation et de la recherche (sous-paiement des professeurs, délabrement des infrastructures). D'où la grogne des chercheurs français à l'égard de leur gouvernement et l'expatriation de nombreux étudiants à l'étranger, y compris chez nous, pour obtenir de meilleures conditions de formation.

Asynchrones

Tout ceci n'est pas sans effet sur la ville qui a vu éclore les Lumières il y a plus de deux siècles. Voilà qu'elle se replie, retrouvant des attitudes de grande ville de province qu'elle avait sans doute avant que le baron Haussmann n'entreprenne ses extraordinaires travaux. Rappelons que, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, Paris n'était qu'agglomérat de villages disparates. Cette quiétude provinciale avait son agrément mais l'étranger devait trouver ailleurs le dynamisme et l'ouverture propres aux grandes métropoles. Au moment où l'on se parle, les Parisiens, surtout de gauche, risquent de voter non à la constitution européenne. On sent une frilosité à tous les étages de la société. Le repli, on le connaît aussi au Québec. Ce n'est pas au demeurant une catastrophe. Le repli fait partie de la respiration normale qu'une société s'accorde de temps à autre ; on inspire, on expire. L'ennui en ce qui a trait aux relations Paris-Montréal, c'est que cette respiration ne se fait pas au même

moment, elle n'est pas synchrone. D'où ce sentiment accentué de décalage que l'on ressent parfois.

On peut également se demander si Montréal est un relais de l'américanisation galopante et planétaire, une sorte de laboratoire de la mondialisation *made in USA*. J'aurais plutôt tendance à dire que, si la société montréalaise est un laboratoire, c'est celui de l'expérimentation sociale et politique inspirée du modèle anglo-saxon. Chez nous comme ailleurs, les Français viennent glaner quelques idées pour les adapter éventuellement chez eux. Il n'y a là rien de bien surprenant, on le fait tous lorsqu'on voyage. À cet égard, Nicolas Sarkozy est emblématique. Il est le plus « Québécois », le plus nord-américain des politiciens hexagonaux, quoiqu'il reste très français.

Une chose est sûre, c'est hors de chez soi que l'on se rend compte de sa singularité et de son originalité. En perdant Paris, on perdrait un point d'appui et on s'isolerait inutilement. Mais aujourd'hui, Paris n'est plus, comme jadis, la référence unique. Plusieurs de mes amis, lorsqu'ils voyagent en Europe, lui préfèrent Berlin, Amsterdam ou Londres qui sont peut-être des villes plus stimulantes pour les créateurs. À Paris, le patrimoine pèse lourd, on y est plus porté à répéter qu'à innover, au théâtre par exemple.

Bilans

Sur le plan culturel, quel bilan tirer de l'influence mutuelle de nos deux villes depuis trente ans ? Je ne suis pas sociologue et ne prétends pas à l'exhaustivité, d'autant que la véritable influence ne peut se mesurer car elle est individuelle et subjective. Ce qui est évident pour moi, c'est que nous vivons en parallèle mais certainement pas en situation d'échange. Ainsi, il est devenu aussi compliqué de distribuer un film québécois en France qu'un film français à Montréal. Chez nous, les films québécois ont remplacé sur les écrans les films français, avec des vedettes locales mieux connues et un langage mieux compris. À Paris, nos

cinéastes — Denys Arcand excepté — sont aussi inconnus que nos comédiens qui, sans sous-titres, ne sont pas faciles à entendre (le Parisien ne fait aucun effort, il croit que sa langue est la norme). Il en va de même pour les œuvres romanesques : les auteurs québécois ont pris, chez nous, la place de leurs cousins auprès d'un lectorat qui, autrefois, était acquis à ceux-ci d'avance. Un autre aspect de cette vie en parallèle : les coproductions. Elles sont peu nombreuses et, quand elles se montent, elles demeurent artificielles, se limitant, par exemple, à des échanges d'acteurs et encore... La presse est également source d'enseignement. Il y a une quinzaine d'années, Jean Paré, directeur de *L'Actualité*, avait tenté un échange avec le magazine parisien *Le Point*. Cela avait donné lieu à un dialogue sympathique mais sans grands effets. Quant aux coéditions, qu'on aurait pu espérer plus nombreuses grâce au rapprochement favorisé par la mondialisation, elles sont tout aussi hasardeuses et rares. Pourquoi ? Parce que le décalage entre nous ne cesse de croître : langue, thèmes, sensibilité... tout est différent. On est très rarement en phase.

Des passerelles existent néanmoins. On commence, en télévision, à vendre aux Français des sitcoms, ils nous refilent des concepts de plateaux comme *Tout le monde en parle* de Thierry Ardisson. Ce sont des contributions de type populaire. Dans ce registre, on leur a apporté notre chanson et, à travers elle, le plaisir d'entendre de vraies voix et non des murmures de petites filles qui cherchent à émoustiller les vieux. Plus sérieusement, les Éditions du Boréal et les Éditions Flammarion vont mener une expérience originale avec la revue *L'Atelier du Roman*, dont le directeur a émigré à Montréal. Est-ce que l'équipe de Paris va continuer, alors que celle de Montréal se met en place ? Est-ce que l'on pourra aussi publier des textes en anglais ? On verra. Cette expérience ressemble d'ailleurs à celle entreprise, à une autre échelle, par *Vice Versa* voici plus de vingt ans. Mais *L'Atelier* s'adressera davantage aux spécialistes du roman et aux romanciers eux-mêmes. C'est d'abord une revue littéraire dont les illustrations sont du génial Sempé.

Ajoutons que, il y a une trentaine d'années, et ce jusqu'au milieu des années 1980, je n'avais qu'à m'installer à un café du boulevard Saint-Germain pour voir immanquablement passer un écrivain, un cinéaste, ou un journaliste de Montréal qui se trouvait à Paris. Ce printemps, en deux mois, je n'ai pratiquement croisé aucun concitoyen. Pourquoi ?

Sans doute l'inspiration pour un Québécois n'est plus parisienne. Et puis Paris est devenu cher, très cher, surtout si on est jeune. L'euro est passé par là. Naguère, ma génération venait à Paris, la suivante, elle, est allée en Californie, et celle qui l'a suivie est partie dans le Tiers-Monde. Maintenant — qui sait ? — peut-être Paris redeviendra une destination incontournable, surtout si l'Europe s'affirme comme l'espace humain par excellence.

Langues

Vous dites qu'Internet a démultiplié la présence de Montréal dans l'espace numérique francophone ? C'est un fait, mais Internet resserre d'abord les liens entre les individus, ceux qui ont les mêmes affinités et qui se connaissent déjà. Bien sûr, nos références numériques sont désormais les mêmes. Si l'on tape le mot « revue » sur Google, immanquablement on verra apparaître la même liste de sites. L'avance que l'on détient sur Internet francophone sera rapidement comblée par les Français. On pourrait se consoler en pensant que certaines de nos idées et certains de nos savoirs vont plus rapidement traverser l'Atlantique ? Cela dit, est-ce que cela change profondément les rapports entre nos deux villes ? J'en doute.

Et la langue ? Si les récents débats sur l'utilisation commune d'un même lexique normalisé, utilisé par les journalistes du *Monde* et du *Devoir*, n'intéressent que les lexicographes, une chose est néanmoins sûre : généralement, la langue parlée à Paris s'éloigne de plus en plus de celle parlée à Montréal. Le décrochage est radical dès lors que l'on s'adresse à des Parisiens de moins de cinquante ans.

En ce qui me concerne, le parler des ados m'est quasi inaccessible. Cela tient au fait que le français parisien est sous influence arabe. Les termes favorisés par les jeunes proviennent de la grande banlieue où se fait un brassage issu du Maghreb. Chez nous, le français demeure encore sous influence anglo-américaine. L'immigration n'est pas parvenue à modifier notre langue. À Paris, c'est l'inverse. Certes, la maîtrise de la langue demeure l'apanage des classes supérieures, mieux armées à cet égard que les nôtres. Quant à la féminisation des métiers et des professions, déjà largement répandue dans l'usage des locuteurs québécois, elle gagnera du terrain à Paris à mesure que l'égalité des femmes françaises deviendra effective. D'ailleurs, il serait injuste de croire qu'on ait été les seuls pionniers en ce domaine : les Belges aussi ont fait leur part.

J'ajouterai en conclusion que le plaisir d'être à Montréal ou à Paris est un choix individuel. Tout dépend de ce que l'on cherche dans une ville. Pour ma part, Paris m'apporte, à chaque séjour, une stimulation intellectuelle, le plaisir de voir des films du monde entier, de visiter de grandes expositions. Cette ville m'offre une certaine manière de vivre et l'occasion de cultiver des amitiés qui durent depuis plus de cinquante ans. Ce n'est pas rien ! Mais si l'on m'offrait la possibilité de vivre à New York, nul ne dit que je n'y trouverais pas d'autres plaisirs ! Vous me demanderiez alors si Montréal se *newyorkise* ? Voilà un autre dossier à envisager, mon cher Caccia.